



GÉNÉALOGIE

JURASSIENNE

Renouvellement
cotisation
2020
Page 14

Bulletin du cercle généalogique de l'ancien évêché de Bâle - N°103 - octobre 2019



**Angelo Tommasi, Les émigrants, 1896 © Rome
Galleria Nazionale d'Arte Moderna e Contemporanea**

au sommaire de ce numéro

Enigme

Mystérieuses pierres des
Franches-Montagnes

03

Famille

Mes ancêtres
les Gaulois

7

Patronyme

Biographie horlogère
Les Houriet

9

Légende familiale.

Les légendes familiales ont ceci de particulier qu'elles ont tendance à enjoliver la réalité. Il est rare en effet qu'on se vante d'avoir un ancêtre assassin, bourreau ou malade mental dans son arbre généalogique.

La légende la plus courante est celle de l'ancêtre prestigieux qui a tout perdu lors de la Révolution Française. Les personnes dont le nom commence par le préfixe « de » sont souvent victimes de cette légende. Le fait de disposer d'une particule dans son patronyme ne signifie pas l'appartenance à la noblesse. Selon les époques en effet, il était de bon ton de faire suivre son patronyme de la terre dont on était propriétaire. S'appeler Demoncul ne fait pas très glamour, et pourtant il y a fort à parier que personne à l'époque ne se serait permis de plaisanter sur ce patronyme.

Qu'un individu décide de rattacher sa particule à son nom ou de la supprimer par idéal républicain a pu se produire, mais dans la majorité des cas, ce qui comptait était surtout le fait de renoncer aux privilèges de la noblesse.

Un aristocrate qui tenterait de dissimuler son statut de noble en faisant disparaître sa particule n'a pas grand sens car soit il continuait à vivre sur ses terres et était donc connu, soit il changeait de vie et il pouvait alors s'inventer le nom qu'il voulait, personne n'étant en mesure de vérifier son état civil réel.

Si l'ancêtre est « prestigieux » parce qu'il a eu un rôle dans l'histoire, il existe nécessairement des sources parlant de lui. Mais rien ne prouve qu'il soit rattaché à vous. En effet, ce n'est pas parce que vous avez un patronyme identique (ou presque) que vous descendez de cette personne !

Plus l'ancêtre supposé a vécu il y a longtemps, plus il va être compliqué d'établir un lien certain. Dans la mesure où avant 1660, la plupart des registres d'état civil commencent à devenir lacunaires, sauf à disposer de documents autres (généalogies établies à l'époque, actes notariés, etc.) cela ne va pas être simple. Les gens célèbres ou ayant une certaine aura, étaient connus de leurs contemporains qui ne manquaient pas de le signaler.

Par ailleurs, en cas d'appartenance à la noblesse, les titres sont systématiquement indiqués dans les documents écrits sous l'Ancien Régime. Mais que votre ancêtre soit titré ne suffit pas à garantir à 99% qu'il s'agit d'une personne appartenant à l'ordre de la Noblesse.

Si en revanche arrivé à l'époque de vie supposée de l'ancêtre recherché, vous n'avez rien d'autre que des homonymes, cela signifiera que la légende en était bien une.

La recherche d'un ancêtre prestigieux pour confirmer une légende aboutit souvent à une impasse. Pourtant la généalogie peut s'avérer facétieuse et vous faire découvrir des personnages étonnants dont vous ignorez l'existence ! Ce sera alors à vous de présenter à vos contemporains ce qui ne sera pas une légende mais bien des faits prouvés.

Page de couverture : « Gli emigranti » exprime une grande émigration des Italiens : des hommes et des femmes de tous âges, des enfants. Les foulards dans les cheveux des femmes sont noués d'autant de façons différentes que de ports d'Italie d'où les migrants partent.

Angelo Tommasi, Gli emigranti, 1896
© Rome, Galleria Nazionale d'Arte Moderna e Contemporanea

sommaire

- 2 **Organisation Cercle**
par Joël Etique

- 3 **Mystérieuses pierres des Franches-Montagnes**
par Nicolas Vernot

- 5 **Alfred Chatelain-Vives (1820-1907),
2e propriétaire de la Verrerie de Moutier**
par Robin Moschard

- 7 **Mes ancêtres les Gaulois**
par Georges Ecabert

- 9 **Les Houriet de St-Imier, Sonvilier, Tramelan,
du Locle et de Bienne**
par Marius Fallet

- 14 **Cotisations 2020**

- 15 **La page du musée de l'Hôtel-Dieu**

- 16 **La page des AAEB**

- 17 **La page du musée jurassien**

- 20 **La page des archives cantonales**

- 23 **Questions / Réponses**

- 24 **Communications**

Adresse : Cercle généalogique de l'Ancien Évêché de Bâle, c/o Joël ETIQUE, rue du Contre 3a, CH-2823 Courcelon,
Tél: +41 79 444 16 05; courriel: joel.etique@cgaeb-jura.ch

Président : Joël ETIQUE, rue du Contre 3a, 2823 Courcelon. Vice-présidente : Marie-Eve PETIGNAT-MAMIE, rue du Milieu 3, 2942 Alle. Secrétaire : Françoise THEURILLAT-OEUVRAY, Fin du Pertuis 12a, 2605 Sonceboz. Trésorière : Marie-Thérèse KOHLER, avenue de la Gare 41, 2800 Delémont. Assesseurs : François RAIS, rue Jean-Prévôt 25, 2800 Delémont. Françoise ROBIOLIO-CHOCHARD, Rte des Arsenaux 24, 1700 Fribourg. Marie-Claire MOUCHE, Grands-Champs 10, 2900 Porrentruy. René VERMOT-DESROCHES, F 25490 Dampierre-Les-Bois.

Cotisations : Membres domiciliés en Suisse : CHF 40.-
Membres domiciliés à l'étranger : CHF 45.-
La cotisation donne accès aux bulletins et informations ainsi qu'aux actes des registres paroissiaux sur internet

CCP : 25-14919-3
IBAN : CH93 0630 0016 3224 8400 7

On peut obtenir des exemplaires de ce bulletin au prix de Fr. 6.- (Fr. 4.- pour les membres)

Mystérieuses pierres des Franches-Montagnes...

Dans le dernier bulletin, nous avons présenté quelques pierres armoriées mentionnées dans le fichier d'héraldique jurassienne établi par André Rais, et dont l'identification pose problème. Quittant l'Ajoie, le présent article soumet à la sagacité du lecteur quelques pierres des Franches Montagnes.

L'identification des initiales qui accompagnent les écus publiés ici permettrait d'attribuer aux familles concernées les emblèmes qui font partie de leur patrimoine...

Lajoux



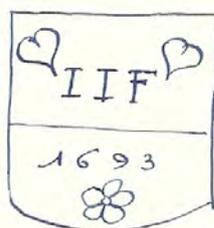
A Fornet-Dessus, un écusson coupé est chargé en chef des initiales H B et en pointe du millésime 1661 surmontant un mont à trois coupeaux. S'agit-il d'un membre de la famille Berberat, et si oui lequel ? Des Bindit ou Brahier ne sont peut-être pas à exclure non plus...

Montfaucon



A Montfaucon, place du 23-Juin 33, l'entrée de l'Hôtel de la Pomme d'Or est surmontée d'un bas-relief en pierre orné d'un écu sur lequel prennent place le millésime 1845 et les initiales J O F. L'écu est surmonté d'un décor remarquable figurant, entre deux étoiles à huit rais, une croix sur laquelle s'appuient une ancre à gauche et, à droite, sur ce qui semble être sa gumène (câble), à moins qu'il ne s'agisse d'un pinceau ou d'une houppie ? La croix et l'ancre symbolisent ces deux vertus théologiques que sont la foi et l'espérance. Quant aux initiales, elles pourraient désigner un membre des familles Faivre ou Farine. Qui pourra nous en dire plus sur le propriétaire des lieux et, éventuellement, la raison d'être de ces symboles particulièrement remarquables ?

Le Noirmont



A proximité de l'église, un linteau est gravé d'un écusson coupé, chargé en chef des initiales I I F accompagnées de deux cœurs inclinés, et en pointe du millésime 1693 surmontant une rose. André Rais avait suggéré d'attribuer cet écu à un membre des familles Folletête, Froidevaux, ou Frésard. Qui pourra confirmer ou infirmer ces hypothèses ?

Une autre maison arbore un écusson aux initiales I G surmontant une croisette pattée, l'ensemble accosté d'élégants rinceaux, sous un chef chargé du



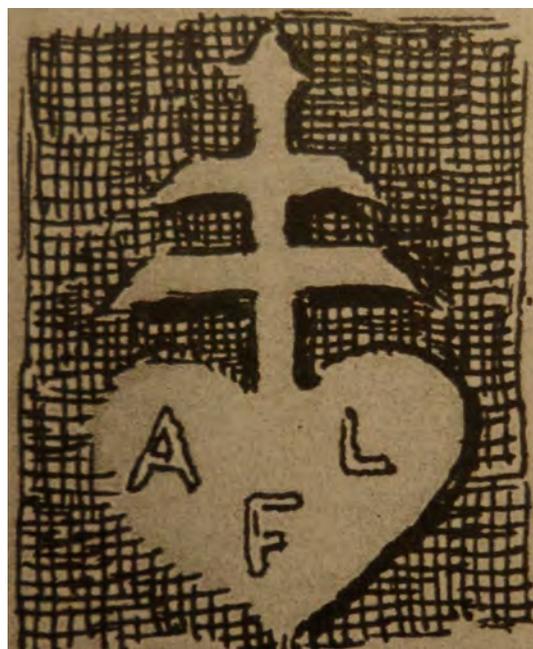
millésime 1626 et soutenu d'une cordelière munie en son milieu d'un discret cœur renversé (ill. 4). André Rais avait proposé d'attribuer cette composition à un membre des familles Guénat, Girardin, voire Georges ou Gigon... Là encore, nous serions heureux de pouvoir identifier qui se cache derrière les initiales I G.

Saignelégier

Vers le début du XXe siècle, l'abbé Daucourt a relevé deux écus autrefois visibles sous le porche de l'ancienne église, démolie pour laisser place à l'actuel lieu de culte, édifié en 1927. Ces armoiries étaient déjà, pour reprendre les mots de l'abbé Daucourt, « bien gâtées » au début du XXe siècle, si bien que leur contenu et, plus encore, leur attribution posent problème. Se fondant sur la présence des initiales F P, Daucourt propose d'attribuer l'écu de 1740, montrant une croix soutenue par deux lions, à un membre des familles Fattet ou Paratte. Or, en principe, l'ordre des initiales annonce d'abord le prénom puis le nom, ce qui paraît exclure un Fattet. Mais en épigraphie moderne, la lettre P peut également désigner un prêtre (en latin : presbyter). Dès lors, le défunt désigné par cette dalle a pu être soit un individu dont les initiales du prénom puis du nom étaient respectivement F et P, soit un prêtre dont le patronyme commençait par un F...



L'écu de gauche est encore plus problématique. Le relevé fait par Daucourt montre une sorte d'entrelacs. Joseph Beuret-Frantz, qui a lui aussi vu ces dalles funéraires placées sous le porche de l'ancienne église, a livré le dessin d'un emblème qui, de loin, n'est pas sans évoquer la silhouette dessinée par Daucourt. Mais est-ce le même emblème, interprété différemment par nos deux érudits, abusés par le mauvais état de la pierre ? Beuret-Frantz a dessiné un cœur surmonté d'une croix à double traverse et chargé des initiales A L F, qu'il attribue sans hésiter à « l'ancêtre des Fattet »¹. L'hypothèse est probable. En effet, ce type de composition, montrant un cœur servant de cartouche à des initiales et surmonté d'une sorte de croix, était d'un usage courant chez les négociants qui s'en servaient comme marque pour identifier leurs marchandises. Ici, les initiales pourraient être celles d'Antoine [Louis] Fattet, issu d'une famille de marchands savoyards de La Chapelle de Tarentaise². Antoine Fattet s'installa à Saignelégier, où il fit souche. Bien intégré dans la vie communautaire, il s'imposa comme notable : on le voit président de l'église Notre-Dame en 1715, puis justicier et maire en 1727.



Afin de réduire le champ des spéculations, l'idéal serait de pouvoir retrouver ces dalles, si elles existent encore. A moins que des relevés plus précis, voire des photographies, en aient été prises avant leur déplacement ?

Nicolas Vernot³

¹ *Armoiries [sic] de la famille Aubry et des familles apparentées*, [Manuscrit, Fonds André Rais, Fichier « Familles jurassiennes », Archives cantonales du Jura], entre 1931 et 1958, p. 5.

² Aujourd'hui commune des Chapelles, en Savoie.

³ Rappelons que l'auteur de ces lignes s'est vu confier par la Société jurassienne d'Emulation, avec le soutien des Archives cantonales du Jura, le tri et l'inventaire du fichier Rais, en vue de réaliser l'Armorial des familles du Jura (dans les limites de l'ancien évêché de Bâle). Tout lecteur qui aurait des informations permettant d'identifier ces initiales est invité à le contacter à l'adresse vernomicolas@gmail.com.

Alfred I Chatelain-Vives (1820-1907), 2e propriétaire de la Verrerie de Moutier

Issu d'une famille française originaire de Charquemont (Doubs, 25140).
Son patronyme s'écrit parfois « Châtelain ».



Alfred I Chatelain-Vives vers 1880
Peint par son fils Alfred II Chatelain-Fourmoy (1863-1942), artiste-peintre à Bâle,
Paris et Nice.
[Musée du Tour automatique et d'Histoire, Moutier]

Né Alfred Célestin le 14/15 juin 1820 à Courrendlin.
Décédé le 13 février 1907 à Bâle, à 87 ans. Catholique.
Fils de Célestin Chatelain-Gressly (1783-1864), issu
d'une importante famille de verriers franc-comtois et
fondateur de la Verrerie de Moutier.

Epouse le 8 janvier 1852 à Neuf-Brisach (Haut-Rhin,
68600), près de Colmar.

Emilie Vives (Vivès) (1827-1903), née le 26 mars 1827 à
Barcelone (E), décédée le 13 mars 1903 à Bâle, à 75 ans.
Elle est la fille de Jean-Baptiste (Annet) Vivès-Jourdain
(1787-1863), né le 18 mars 1787 à Mont-de-Marsan
(Landes, 40000), mort le 24 septembre 1963, capitaine-
adjudant major au 10e de ligne, chevalier de la Légion
d'Honneur.

Il s'est marié le 22 juillet 1822 à Neuf-Brisach avec
Edmée Aimée Virginie Joudain (1795-1856), née à
Huningue (Haut-Rhin, 68330), morte à Neuf-Brisach.
Celle-ci est la fille de Xavier Jourdain-Dupont (1772-
1832), né à Belfort, mort à Rouffach, et de Catherine
Dupont (1772-1856), de Rouffach (Haut-Rhin, 68250),
près de Colmar.

Comme ce dernier a été un bienfaiteur de Neuf-Brisach,
il a laissé son nom à une rue où se trouve un hôpital
EHPAD qui porte aussi son nom : Xavier Jourdain.

La famille Vives est enterrée dans une concession
perpétuelle à Neuf-Brisach, avec Marie Anselme Pol
Marschall (1889-1918), petit-neveu du bienfaiteur
Xavier Jourdain-Dupont (1772-1832).

Enfants nés à Moutier :

1. Alfred II Chatelain (1863-1942) [diju], artiste-peintre à Nice et à Paris (61, rue Caulaincourt (1904)), épouse
le 12 juillet 1904 à Paris 18e, Louise Aline Fourmoy, née le 11 mai 1876 à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne,
89190), décédée en 1959.

Fille de Philippe Joseph Fourmoy et de Victorine Augustine Gérard.

Dont 1 fils : Maximilien Alfred Maurice Chatelain (1907-1977), né à Bâle, décédé à Nice, commerçant à Nice,
marié le 9 février 1933 à Monaco avec Denise Coinon (1913-1998).

Dom. : 3, rue Sainson, Nice (1977).

2. Napoléon Alfred Emile Chatelain, né le 23 août 1865, décédé le 19 septembre 1869 à Moutier.

3. Emilie Chatelain (1867-), épouse Anselme I Marchal (1850-1892), 3e propriétaire de la Verrerie de Moutier.
(Voir sa notice dans le Bulletin du CGAEB, n°100/2019)

Et un doute subsiste quant à une fille annoncée comme née la même année que son frère Napoléon. De plus,
elle n'apparaît pas dans le premier registre catholique existant des naissances de Moutier (1862-1873, Book
26). Dans ces conditions, serait-elle née entre 1852 et 1861 ?

4. Marie Joséphine Emilie Chatelain (18(65))-1896),

née le 9 juillet 18(65) à Moutier, décédée le 27 février 1896 à Pontarlier, à 31 ans,

épouse le 3 juillet 1888 à Bâle, Xavier Charles Louis Georges Vandel (1859-1924), né le 2 mars 1859 à Pontarlier
où il est mort le 26 octobre 1924, industriel et administrateur de la Banque de France.

Ils ont une fille, Caroline Emilie Juliette Vandel (1889-1972), née le 19 avril 1889 à Pontarlier, décédée le 12 janvier 1972 à Pontarlier, à 82 ans.



La Verrerie de Moutier, 1905
[Musée du Tour automatique et d'Histoire, Moutier]
http://www.m-ici.ch/activites/dossiers_web/23/146

Dix ans plus tard, elle obtint une médaille de bronze à l'Exposition universelle d'art et d'industrie de Paris en 1867.

Dans ces années-là, elle se développa rapidement et devint la plus importante fabrique de Suisse de verre à vitres. Ce qui en fait aussi la plus récente verrerie du Jura.

En 1880, Les propriétés d'Alfred I Chatelain s'étendaient jusqu'au cimetière de Chalière, on parle alors du « Quartier de la Verrerie ».

Sa famille réside sur une hauteur à proximité de la verrerie, dans une propriété appelée Le Chalet au lieu-dit « Sur Menué ».

Le 7 mars 1883, il cède à son beau-fils - Anselme I Marchal-Chatelain (1850-1892) - l'ensemble de ses propriétés, soit tout le complexe de la Verrerie de Moutier qui constitue l'une des multiples sociétés étendues dans différents domaines (verrerie, tuilerie, scierie, fabrication de pierre réfractaire, etc.).

A la fin des années 1830, Alfred I Chatelain-Vives (1820-1907) dirige la petite verrerie de Roches achetée par son père en 1817.

Dans les années 1850, il reprend la direction de la Verrerie de Moutier achetée par son père en 1841 située à l'entrée des gorges de Court.

Ses affaires semblent bien marcher. Pour preuve, le rapport de l'Exposition industrielle de Berne de 1857, fait l'éloge de la Verrerie de Moutier, à laquelle fut décernée une médaille d'or. Elle comptait à cette époque-là quelque 60 ouvriers.



La Verrerie de Moutier, chargement, 1920
[Musée du Tour automatique et d'Histoire, Moutier]
http://www.m-ici.ch/activites/dossiers_web/23/146

Robin Moschard

Fonds d'archives

- Registre naissances de la paroisse catholique, Moutier, livre 26, 1863, p.7, n°14 : Alfred II
- Registre naissances de la paroisse catholique, Moutier, livre 26, 1867, p.48, n°171 : Emilie Chatelain
- Registre naissances de la paroisse catholique, Moutier, livre 26, 1865, p.34, n°114 : Napoléon
- Registre décès de la paroisse catholique, Moutier, livre 31, 1869, p.12, n°36 : Napoléon
- Registre décès de la paroisse catholique, Moutier, livre 31, 1864, p.6, n°24 : Célestin

Bibliographie

- Gustave Amweg, L'industrie du verre dans le Jura bernois, in Les arts dans le Jura bernois et à Bienne, tome 2, 1941, pp.405-446
- Laurence Marti, Nicolas Junker et les débuts de la fabrication de tours automatiques à Moutier, in Chronometrophilia n°42, 1997, p.76-78
- Laurence Marti, Nicolas Junker, Fabrique de machines, Moutier (1883-1905), In ASJE 1999, p.300
- R. Moschard, Anselme I Marchal-Chatelain (1850-1892), 3e propriétaire de la Verrerie de Moutier, Bulletin du CGAEB-Jura.ch, Généalogie jurassienne, n°100/2019
- Walter Rougemont et Max Robert, Moutier chef-lieu de district, première partie, rétrospective 1967-1972, éd. Robert à Moutier 1975, pp.166-171 (bleu)

Sites

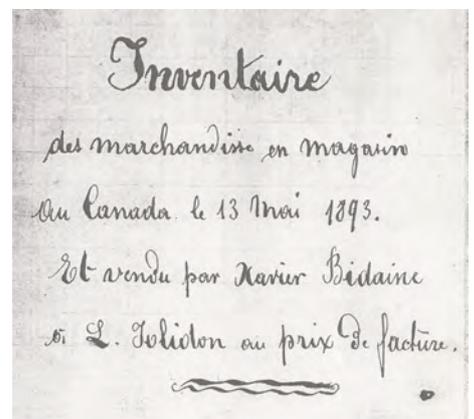
- Verriers de Moutier (Dossier de Mémoires d'Ici, 2006) : www.m-ici.ch/activites/dossiers_web/23/145
- André Bandelier, « Châtelain », in Dictionnaire Historique de la Suisse (www.dhs.ch) (version du 12.11.2003)
- Emma Chatelain, « Verres Industriels SA, Moutier », in Dictionnaire du Jura (www.diju.ch) (version du 6.10.2009)
- Emma Chatelain, « Chatelain, Alfred (1863-1942) », in Dictionnaire du Jura (www.diju.ch) (version du 5.11.2007)
- Emma Chatelain, « Châtelain (famille, verriers) », in Dictionnaire du Jura (www.diju.ch) (version du 25.8.2008)
- gw.geneanet.org/vleake?lang=fr&pz=emma+sonia+simone&nz=leake&ocz=0&p=charles+marie+anselme&n=marchal (par Veronique Cusey Leake [vleake]) (Chatelain-Vives)
- gw.geneanet.org/jeanlemaistre?lang=fr&iz=22&p=emilie&n=vives

Mes ancêtres les Gaulois

François « Xavier » Bidaine est né le 20.4.1852 à Courcelles (F90). Il est le fils François Henri Joseph 1806-1889 manouvrier et de Marie 1815-1888 née Grimont, couturière. La région lui laissant peu de perspectives professionnelles, Xavier s'engage au chemin de fer et est mis au service d'un ingénieur du Paris-Lyon-Méditerranée travaillant en Seine et Marne. Vers 1880, il rencontre Marie Barbier, née le 6.7.1861 à La Grande Paroisse (Seine et Marne). Ils se marient le 17.4.1882. Xavier est de retour à Courcelles avec son épouse et il a l'occasion de reprendre d'une faillite une petite épicerie frontalière située sur le territoire de Montignez (CH) à quelques dizaines de mètres de la frontière franco-suisse. Son épicerie est prospère, ses voisins et concitoyens français de Courcelles, Florimont, Courtelevant et Faverois viennent s'approvisionner en tabac, café, chocolat et autres denrées meilleur marché en Suisse. Joignant l'utile à l'agréable, c'est souvent leur promenade dominicale. Se sentant débordé, il demande à sa jeune belle-sœur Eugénie Barbier née le 24.9.1873 à La Grande Paroisse de venir les aider. Elle s'installe à Courcelles et s'occupe de l'épicerie avec sa sœur et son beau-frère. Lucien Jolidon °10.7.1858, horloger, bourgeois de Montignez, descendant d'une famille de St-Brais en passant par Ocourt et la Vacherie-Mouillard, tombe sous le charme d'Eugénie. Le couple se marie 12.5.1893. Ce sont mes grands-parents maternels. Le jour de leur mariage Xavier Bidaine et son épouse Marie leur remettent l'épicerie. Lucien est entreprenant, il décide de construire sa maison à 200 mètres de la frontière et d'y installer son appartement, une épicerie, un café, une grange avec écurie. Il l'appelle « Au Canada » parce que selon la mémoire orale familiale, ses amis, faisant certainement référence aux immigrés qui quittaient le pays pour l'Amérique, lui auraient dit en plaisantant « tu pars au Canada » alors que le village de Montignez est à un kilomètre. Le commerce prospère et la famille s'agrandit, Paul naît en 1894 et décède en 1964, ses dix descendants sont les derniers Jolidon originaires de Montignez et ils habitent la Suisse allemande, Maria en 1895, Hélène, ma mère en 1898 et Suzanne en 1908. Nous sommes actuellement une centaine de descendants du couple.



La généalogie m'a toujours attiré. En 1988, pensant que cela serait une activité intéressante pour ma future retraite, j'ai participé à un cours de l'Université populaire donné à Corgémont par Jean-Philippe Gobat †, fondateur du Cercle et Président d'honneur. Je me suis mis au travail et très vite je me suis passionné. Si cela était relativement facile de retrouver mes ancêtres jurassiens en consultant les microfilms de la Bibliothèque cantonale, bien qu'il faille se rendre à Porrentruy à une heure de route, je pensais qu'il serait impossible de retrouver mes ancêtres français qui représentaient un quart de mon ascendance. Lors d'un voyage en France, j'ai passé à la mairie de la Grande Paroisse où j'ai été accueilli assez froidement et où on m'a dit qu'il n'y avait plus de Barbier dans la



commune et sans me conseiller où m'adresser, où me renseigner. En désespoir de cause, je me suis adressé au Cercle de Généalogie de Seine et Marne, mais sans plus de succès. En 1995, le CGAEB a participé au Congrès national de généalogie de Besançon en tant qu'invité et j'y ai rencontré le Président du Cercle de Seine et Marne qui m'a promis de consulter ses membres. Dans les semaines qui suivirent, j'ai reçu deux listings de membres qui avaient des ancêtres communs avec ma grand-mère Eugénie Barbier. C'était un immense progrès et une grande satisfaction. Quelques années plus tard, avec la mise sur Internet de l'état civil par les Archives de Seine et Marne, j'ai pu vérifier et compléter mes recherches.

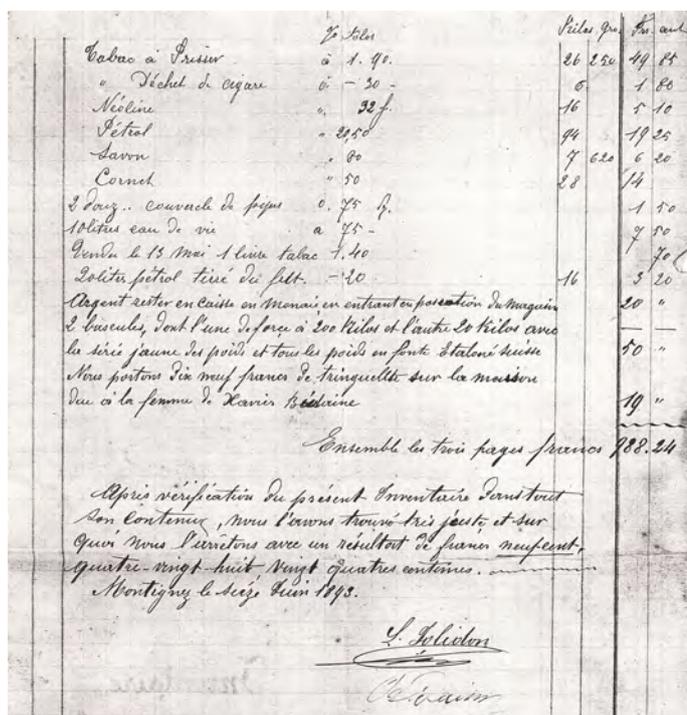
Eugénie Barbier 1873-1948, ma grand-mère, est la fille de Louis Anatole 1834-1902 né à Ecuellen (F77), vigneron à la Grande Paroisse et d'Aveline Appoline Virgine 1838-1923 née Gervais qui sont eux-mêmes fils et fille de Louis René Barbier 1808-1887 et de Joséphine née Tanneur 1808-1895 et de Pierre Nicolas Gervais 1806-1855 garde particulier de M. de Loynes et de Marie Louise Virginie 1812-1897 née Daniel. Le couple Barbier-Gervais aura cinq autres enfants : Eugène Anatole 1859/1859, Marie 1861-?, Eugène Anatole qui épousera Emilie Dézé, ils auront une

filles Hélène 1890-1970 mariée à Georges Bodès 1886-1951. Le couple n'aura pas d'enfant. L'ascendance partielle de ma grand-mère Barbier compte à ce jour 223 personnes réparties sur 11 générations dont les cinq premières sont complètes. On y trouve les patronymes, mis à part ceux déjà cités, les Fromager, Chagot, Martinet, Guyard, Piff laut, Panier, Siméon, etc. tous de Moret sur Loing, (canton de Montereau-Fault-Yonne, arrondissement de Fontainebleau) et des environs.



506 Moret-sur-Loing Le Pont et l'Eglise

La guerre de 1914-1919 marque la disparition du commerce transfrontalier. Le Canada devient un poste militaire. L'armée y construit une baraque où sont cantonnés les militaires. Ils apprécient l'hospitalité de la famille Jolidon. Ils écrivent, entre autres, dans le Livre d'or :



«avec la famille Jolidon nous vivons en famille, nous mangeons dans des assiettes et buvons dans des tasses » Hervé de Weck et Bernard Rotent font le commentaire suivant dans leur ouvrage intitulé : Jura et Jura bernois pendant la Première Guerre Mondiale : «Maria et Hélène les filles du Canada doivent y être pour quelque chose, il y a des petites Gilbertes ailleurs qu'à Courgenay» Quelques années plus tard Marie et Hélène se marient avec René et Sylvain Ecabert, deux frères de Montignez La ferme est reprise par Suzanne la cadette et son mari Marcel Moirandat. À leur retraite la propriété est vendue et en 1999, l'ouragan Lothard passe par là et finalement le Canada est démolé.

Côté paternel, j'ai aussi quelques ancêtres français. Mon arr.arr. grand-mère Marie Jeanne Delaet 1764-1828 est née à Vellescot (Territoire de Belfort) épouse de Jean François Ecabert. Elle est la petite-fille de Martin Delaet né en 1683 à Gierle en Flandre belge et décédé en 1760 à Grosne (Territoire de Belfort). Mon arr.arr. grand-mère Marie Jeanne Jobin 1793-1833 épouse François Thomas Ecabert. Elle est née à Vellescot dans le Territoire de Belfort d'une famille de maîtres d'école d'origine jurassienne. Son trisaïeul Gérard Jobin est né en 1665 aux Bois et est décédé à Grosne en 1744.

Vous trouverez de plus amples renseignements sur mon site Geneanet (ecageo)

Georges Ecabert

Les Houriet de St-Imier, Sonvilier, Tramelan, du Locle et de Bienne

Les Houriet de St - Imier

Très tôt, les familles Houriet prirent rang parmi les plus anciennes et les plus notables de St-Imier. Vers 1527, Jean Houriet était maire du lieu. En octobre 1530, lorsque l'Eglise réformée d'Erguël fut fondée, le même « Uryet » fut parmi les notabilités qui reçurent en dépôt le trésor et le sceau du chapitre de St-Imier. Ce dernier venait d'être sécularisé. Vers 1610, Guillaume Houriet était « gouverneur établi de toute la paroisse de St-Imier », qui englobait alors St-Imier, Villeret, Sonvillier, Renan, La Ferrière et La Chaux- d'Abelle.

Dans le domaine économique, des générations de Houriet furent maîtres-tanneurs à St- Imier. Le tanneur Abram Houriet est mentionné dès les années 1660. En 1713, son fils homonyme, également tanneur, fut nommé « chantre catéchétique de St-Imier ; il instruira aussi les enfants auxquels les parents désirent apprendre la veillée en hiver ». Le notaire David Houriet a été un des frères du tanneur-chantre. Son fils Jean-Henri Houriet succéda à son oncle dans la tannerie familiale. Le 8 mars 1788, Jean-Henri et son fils Abram-Louis Houriet demandèrent la permission de démolir le moulin à piler l'écorce, dont la famille avait été inféodée jusque-là. Il faisait partie des moulins et martinets du fief de S. A. Rev. le prince-évêque de Bâle sur les Sagnes de St-Imier.

Entre temps, *Abram-Louis Houriet* avait embrassé l'horlogerie. Il est l'ancêtre d'horlogers homonymes à St-Imier au XIXe siècle.

Abram Houriet, un autre fils du notaire David Houriet, marqua dans son village natal comme maître chapelier bien achalandé ; il était fort répandu dans la vie publique du Vallon.

Les Houriet de Sonvilier

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Houriet furent parmi les familles notables de Sonvilier. Entre 1720 et 1770, le notaire Imer Houriet dit le Vieux ou l'Aîné joua un demi-siècle durant en Erguël un rôle de premier plan comme justicier, greffier substitué, puis greffier de la Justice de St-Imier, lieutenant du maire et maire. Il fut aussi capitaine de milices, lieutenant baillival d'Erguël et le beau-père du grand-bailli et châtelain d'Erguël David Immer de Neuveville, qui épousa en 1753 sa fille Marie-Isabelle Houriet. Dame Anne Houriet, la fille aînée du lieutenant baillival, fut l'épouse du Sieur Henri Bovet, un des membres de la famille horlogère de Fleurier, qui brilla un temps d'un si vif éclat.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, à Sonvilier, des Houriet sont maçons, charpentiers, tonneliers et cordonniers. D'autres s'établirent à Neuchâtel, à Serrières et à Valangin, où ils furent charpentiers et meuniers. Le 27 novembre 1677, Jacob Houriet et ses fils Siméon, Jacob et Samuel, tous charpentiers et meuniers à Valangin, furent reçus dans la condition de bourgeois admodérés du Val-de-Ruz et naturalisés neuchâtelois

Comme les Houriet de St-Imier, ceux de Sonvilier embrassèrent l'horlogerie sur le tard. *Abram-Théophile* et *Pierre-Frédéric Houriet* furent monteurs de boîtes à Sonvilier à partir des années 1780. De 1791 à 1794, le même Pierre-Frédéric Houriet habita La Chaux-de- Fonds. A Sonvilier, des Houriet furent dans l'horlogerie tout le long du XIXe siècle.

Les Houriet du Mont-Tramelan et de La Chaux-d'Abelle

Dès la première moitié du XVIIe siècle, des Houriet de Sonvilier se fixèrent au Mont-Tramelan qui venait d'être érigé en une communauté autonome incorporée à la paroisse de Tramelan. Désormais, ces Houriet sont mentionnés dans les documents comme communiens de Sonvilier et paroissiens de Tramelan. Cette branche a donné naissance à une lignée d'horlogers fameux au Mont-Tramelan, à La Chaux-d'Abelle, au Locle et à Bienne. Sous la date du 26 novembre 1713, aux Vacheries-Bruniers, quartier du Mont-Tramelan, les frères Jacob Houriet le Jeune, Adam, Pierre et Abram Houriet, fils de feu Jacob Houriet le Vieux de Sonvilier, paroissien de Tramelan, convinrent « de partager les biens qu'ils avaient en communion avant le présent et qui leur étaient parvenus tant pour leur bien légitime paternel que par résignation de Marie Rossel leur mère, consistant tant en quatre métairies, maisons, obligations (créances), argent (comptant), bétail, graine, fourrages, meubles de ménage qu'autres biens » .

Le lendemain, soit le 27 novembre 1713, Pierre Houriet afferma à son frère Jacob Houriet le Jeune, époux de Susanne Pétremand, fille d'Isaac Pétremand sur la Montagne du Droit de Sonvilier, la métairie (domaine) des Vacheries-Bruniers qui venait de lui échoir en partage.

Encore un jour plus tard, le 28 novembre 1713, Jacob Houriet le Jeune eut en partage « une métairie gisante à La Chaux-d'Abelle, les deux maisons dessus basties, grenier et toutes appartenances ainsi qu'ils l'ont acquise de la veuve de Guillaume Calame suivant la lettre d'acquisition du 31 décembre 1709 ».

Adam Houriet, époux de Madeleine Pétremand, une autre fille d'Isaac Pétremand de la Montagne du Droit de Sonvilier, eut en partage à La Chaux-d'Abelle, la « Place (domaine) Houriet » acquise de feu Abram et Isaac Jaquet de St-Imier conformément à l'attestation de l'arpenteur J.-P. Aubry en date du 21 octobre 1713. Pierre Houriet eut à La Chaux-d'Abelle « une de leur ancienne place appelée celle du milieu, avec la maison dessus bastie, joutée (avoisinée) par la propriété de David Racine (l'horloger) de midi, Adam Houriet de bise, propriété dont Adam et Abram Houriet, frères de Pierre, sont les copartageurs.

Indubitablement, les frères Houriet des Vacheries-Bruniers (Mont-Tramelan) et de La Chaux-d'Abelle (Montagne du Droit de Sonvilier) jouissaient d'une aisance relative. Ils étaient parmi les notables à la fois de Sonvilier et de Tramelan et apparentés au lieutenant baillival Imer Houriet. Leurs sœurs Eve et Madeleine Houriet épousèrent, la première Abram Vuilleumier de Tramelan-Dessus et la seconde Pierre Etienne, notaire et maire de Tramelan.

L'agriculteur-éleveur Abram Houriet, dit le Vieux, copartageur du domaine du milieu à La Chaux-d'Abelle, eut quatre fils : Abram Houriet dit le Jeune, Jacob, Jean-Pierre et Jean-Jacques Houriet. L'aîné, *Abram dit le Jeune*, époux de Marie-Madeleine Gindrat de Tramelan, fut agriculteur-horloger ; il décéda en 1761. Son fils unique *Abram-Théophile Houriet*, qui avait alors deux ans, est le monteur de boîtes mentionné à Sonvilier dès les années 1780. Il eut son oncle Jacob Houriet comme tuteur. Ce dernier est le père du fameux chronométrier loclais Jacques-Frédéric Houriet. Jacob Houriet (1713-1783) fut à la fois agriculteur-éleveur et horloger ; il fit l'élevage bovin et chevalin. En 1735, Houriet épousa Marie-Madeleine Gagnebin, fille du chirurgien Abram II Gagnebin et sœur des frères Abram III et Daniel Gagnebin, les fameux chirurgiens et naturalistes de La Ferrière. Il fut capitaine de milices.

Aux Vacheries-Bruniers et à La Chaux-d'Abelle, les Houriet eurent comme voisin l'horloger David Racine, dont le frère Pierre Racine fut nommé le 3 octobre 1725 ingénieur-architecte de la cour du prince-évêque de Bâle. Artisan marquant, David Racine était lié avec les Ducommun du Valanvron (quartier de La Chaux-de-Fonds) et les Robert de la Rangée des Robert (quartier de Renan-La Ferrière), qui furent parmi les pionniers de la pendulerie et de l'industrie de la montre dans le Haut-Jura. Il a été, en horlogerie, le maître d'Abram et de Jacob Houriet. Ce dernier est le père du graveur Alexandre Houriet, du chronométrier Jacques-Frédéric Houriet et de Théophile Houriet, qui s'établirent tous trois au Locle. Jean-Pierre Houriet, leur frère cadet, est l'ancêtre des Houriet de Bienne.

Les Houriet du Locle

En 1763, les frères Alexandre, Jacques-Frédéric et Théophile Houriet furent reçus communiens du Locle.

Alexandre Houriet (1737-1810) est né le 10 septembre 1737 à La Chaux-d'Abelle. Graveur de talent, il excella dans la gravure des ors en couleur. Houriet travailla un temps à Genève ; en 1759, il se rendit à Paris, puis se fixa au Locle, où le 15 septembre 1762, Abram Dubois lui loua « l'appartement au premier étage de son ancienne maison ». Il épousa Charlotte Sandoz du Locle. Cet artiste travailla pour plusieurs maisons des Montagnes neuchâteloises. Il décéda au Locle en 1810.

Son fils *Henri Houriet* (1777-1857) naquit et vécut au Locle, où il joua un rôle considérable dans la vie publique comme lieutenant du maire, député aux Audiences générales du Pays de Neuchâtel de 1816-1830, puis au Corps législatif neuchâtelois de 1831-1848, et enfin comme membre du Tribunal souverain de Valangin. Il eut des intérêts dans le commerce horloger de sa famille et de ses alliés. Il épousa en premières noces Judith-Esther Courvoisier, puis plus tard, en secondes noces, Justine Robert-Charrue du Locle, dont il eut un seul héritier Frédéric-Alexandre dit *Alexandre Houriet*, qui épousa Rose-Sophie Dubied, sœur des frères Dubied de St-Sulpice, dont l'un, Edouard, a fondé la fabrique de machines à tricoter de Couvet, et l'autre, Gustave, la fabrique de ciment de son lieu natal.

Frédéric-Alexandre Houriet fut fabricant d'horlogerie au Locle. Il était secrétaire du parti royaliste du lieu lors de la contre-révolution royaliste de septembre 1856. Avec d'autres royalistes, il se réfugia à Morteau. Plusieurs d'entre eux envisagèrent l'éventualité d'un exil perpétuel. Aussi projetèrent-ils la création, en France, d'une grande fabrique d'horlogerie au personnel royaliste, voire éventuellement l'émigration en masse de la population horlogère royaliste du canton de Neuchâtel. Houriet a été l'auteur principal du projet. Il étudia dans tous ses détails le plan de la fabrique et voyait grand. L'amnistie et la rentrée des réfugiés politiques préserva heureusement le pays d'une entreprise qui eût pu avoir des conséquences désastreuses.

Charles-Auguste Houriet (1854-1928) dit Charles Houriet, époux d'Eugénie-Mathilde née Hunn, est le descendant de Frédéric-Alexandre Houriet et de Rose-Sophie Dubied. Il est né le 22 avril 1854 au Locle, dont il fréquenta l'Ecole d'horlogerie. Il fit son premier apprentissage pratique dans la maison de son père.

Charles Houriet passa quelque temps en Amérique, puis il fut nommé directeur de l'actuelle Ecole de mécanique et d'électricité de Couvet, à laquelle il sut donner une belle impulsion. Houriet établit des cours de technologie et de dessin qui furent appréciés bien au-delà du canton de Neuchâtel. Il fut le rapporteur principal de la délégation ouvrière que le gouvernement neuchâtelois envoya en 1889 à l'Exposition universelle à Paris.

Pour l'historien, ses rapports sur l'état de la mécanique et les progrès de l'horlogerie à cette époque sont une des sources de documentation les plus sûres et les plus précieuses.

Houriet s'est occupé davantage de penduleries que de mécanique proprement dite. Après avoir quitté l'Ecole de Couvet, il continua à fabriquer des pendules neuchâtelaises et s'intéressa grandement au renouveau de cette branche d'activité horlogère. Il est décédé le 14 mai 1928 à Couvet.

Jacques-Frédéric Houriet naquit le 25 février 1743 à La Chauv-d'Abelle, quartier de Sonvilier, sa commune d'origine. A l'âge de 9 ans, sa famille le plaça à Mulhouse pour apprendre l'allemand ; il y resta deux ans. Il eut Jacob Houriet, son père, comme premier maître d'apprentissage. Agé de 14 ans à peine, il alla se perfectionner dans le métier au Locle auprès d'Abram-Louis Perrelet, qui fut de son vivant un des maîtres horlogers les plus remarquables des Montagnes neuchâtelaises. Au Locle, Houriet fut admis à la première communion à Noël 1759. Un acte du 13 novembre 1760 le mentionne comme horloger au Locle. Tôt après, il alla rejoindre son frère Alexandre à Paris, où il travailla dans l'atelier d'artistes fameux, entre autres dans celui de Pierre Leroy, le célèbre chronométrier français et rival de Ferdinand Berthoud. A Paris, Houriet se lia d'amitié avec ce dernier et Abram-Louis Breguet. En 1768, il s'établit au Locle où son frère Alexandre et trois de ses sœurs étaient déjà fixés.

Les progrès que l'horlogerie neuchâtelaise fit à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe sont en partie l'œuvre de Jacques-Frédéric Houriet. Par tempérament et conviction, il délaissa les méthodes de l'horlogerie empirique pour adopter les principes de la technique et pratique raisonnées qui préparèrent la voie aux conceptions scientifiques de l'horlogerie moderne. Houriet fut un des promoteurs de l'horlogerie neuchâtelaise de haute précision. Le monde horloger apprécia ses recherches sur l'isochronisme, et ses spiraux sphériques. Ces derniers le conduisirent à inventer l'instrument qu'il appela lui-même « levier élastique » et qui lui valut, en 1818, l'honneur d'être élu membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il obtint pour ses spiraux un brevet de l'Institut national de France.

La justesse, la perfection et l'élégance de ses chronomètres firent l'admiration des connaisseurs. En 1817, il reçut de la Société neuchâtelaise d'émulation patriotique une médaille d'or pour la montre la plus parfaite jusqu'alors établie aux Montagnes neuchâtelaises. Il exécutait personnellement le balancier avec ses masses compensatrices, le spiral et enfin le réglage de ses chronomètres dans les diverses positions et températures, avec un souci de la perfection dont son journal témoigne à chaque page.

En 1828, à l'exposition de la Société des amis des arts de Genève, dont il était membre honoraire, Houriet présenta deux chronomètres. L'un était antimagnétique et l'autre muni d'un échappement à tourbillon. Ses mouvements de montres en or écroui, exempts de toute influence magnétique furent fameux. Houriet se fit aussi remarquer par ses thermomètres métalliques en forme de montres, dont l'idée lui vint à la suite de ses recherches sur la dilatation des métaux aux diverses températures. Il construisit aussi des baromètres. Cet horloger de talent est le fondateur de la chronométrie de marine dans les Montagnes neuchâtelaises.

Pendant plus de 40 ans, Houriet fut le directeur technique de maisons horlogères fameuses, et plus particulièrement de celle qu'il fonda avec son beau-frère David Courvoisier, dont il épousa la fille Henriette et devint ainsi le gendre. Cette maison connue sous la raison sociale Courvoisier et Houriet, se consacra uniquement à l'horlogerie soignée et livra annuellement au commerce 5 à 10 000 pièces. En 1806, après de grands revers de fortune dus aux troubles révolutionnaires, ce grand chronométrier - il fut aussi un négociant avisé, courageux et persévérant - fonda avec Jules Houriet, son fils cadet, une nouvelle maison horlogère. Il fit lui-même plusieurs voyages en France ; les passeports qui lui ont été délivrés l'attestent. En 1818, il se retira du commerce horloger, mais n'en continua pas moins de construire encore une centaine de chronomètres jusqu'à sa mort survenue le 12 janvier 1830. Houriet travailla beaucoup pour la marine danoise. Sa fille Sophie-Henriette épousa le fameux chronométrier danois Urbain Jürgensen (1776-1830), qui se perfectionna un temps au Locle auprès de son futur beau-père. *Jules Houriet* (1782-1843) le fils cadet de Jacques-Frédéric eut à cœur de cultiver la fabrication de chronomètres inaugurée par son père et à travailler selon les principes adoptés par ce dernier. Ils créèrent ensemble au Locle la maison Houriet père et fils. Les passeports qui lui furent délivrés en 1807, 1808 et 1810 montrent qu'il voyagea en Suisse, en France et en Allemagne. Les Jürgensen lui succédèrent dans la direction de la maison horlogère de leur ancêtre maternel et la développèrent.

Jules Houriet épousa en premières noces Sophie Faure, puis à l'âge de 47 ans (en 1829) Henriette Favre, petite fille du pasteur Favre du Locle, dont il eut trois fils : Auguste, Louis et Antoine, qui furent tous trois dans l'horlogerie.

Auguste Houriet (1830-1909), époux de Cécile Huguenin passa en Amérique, où il représenta à New-York la maison Robert.

Louis Houriet l'aîné (1831-1867), né au Locle, comme son frère, époux de Pauline Landry, s'établit avec sa famille à St-Pétersbourg où il représenta plusieurs maisons d'horlogerie suisses. Lorsque le 14 novembre 1867 il mourut à Genève, il était au service de la maison Bovet et Fol.

Antoine Houriet (1835-1910), né au Locle, alla également faire le commerce d'horlogerie à St-Pétersbourg, où il mourut en 1910.

Des descendants de Louis Houriet l'aîné, trois furent dans l'horlogerie : Louis le cadet, Georges et Marc.

Louis Houriet-Vuille (1854-1925), époux de Julie Vuille, est né au Locle le 24 mai 1854. De son aïeul Jacques-Frédéric, il hérita une dextérité de main extraordinaire et l'esprit inventif. Houriet fut l'apprenti du père Jules Grassmann, le futur directeur de l'École d'horlogerie du Locle. Il travailla pendant des années dans son lieu natal, puis il fut appelé comme maître à l'École d'horlogerie de St-Imier (1891-1899), qu'il quitta pour fabriquer la montre *Regulus*, dont il établit le calibre. En 1889, Houriet fut membre de la délégation ouvrière envoyée à l'Exposition universelle de Paris par le gouvernement neuchâtelois, auquel il présenta des rapports sur les chronomètres de marine, les montres fabriquées par procédés mécaniques et sur les écoles d'horlogerie. On lui doit une « Méthode de former des apprentis repasseurs-remonteurs » (1892) et un « Exposé pratique du repassage, démontage et remontage » (1893). Vers la fin de sa vie Houriet s'établit comme habilleur-remonteur. Quelques-unes de ses inventions lui valurent des médailles aux Expositions de Genève (1896) et de Bruxelles (1897). Ses jouets animés donnèrent naissance à l'industrie neuchâteloise du jouet, inaugurée le 1er novembre 1915 ; l'existence en fut éphémère. Houriet incarna le type de l'horloger travailleur et chercheur, cultivé, artiste et fêru d'indépendance.

Son frère *Georges Houriet* (1855-1937), continua lui aussi la tradition horlogère des Houriet. Praticien fort habile, esprit inventif, il travailla dans plusieurs ateliers de Bienne.

Marc Houriet (1866-1942) a été un émailleur distingué, qui s'est éteint à Genève il y a quelques mois à peine. Son fils Marc est bijoutier à Genève.

Théophile Houriet, un des frères de Jacques-Frédéric, comme ce dernier horloger et négociant établi au Locle, ne fut pas une gloire de la famille. Le 19 septembre 1785, sa mère, veuve depuis deux ans, lui afferma le domaine familial de La Chaux-d'Abelle.

Pierre Houriet, un neveu de Jacques-Frédéric, fils de son frère Jean-Pierre Houriet, a été maître horloger établi au Locle, où Isaac-Pierre Montandon lui loua le 15 avril 1777 « tous les appartements du premier étage de sa maison ».

Simon-Pierre Houriet (1750-1815), le frère de Pierre, travailla un temps au Locle, dont son épouse Charlotte Ducommun était originaire. Simon-Pierre Houriet, « bourgeois de Bienne, actuellement habitant rière Le Locle, maître horloger en petit volume, nous apprend un acte du 13 août 1783, a pris comme apprenti pendant huit ans Daniel, fils de Théodore-Louis, ce dernier fils de feu Daniel Humbert -Droz du Locle et de La Chaux-de-Fonds ».

Les Houriet de Bienne

Jean-Pierre Houriet, le frère cadet de Jacob Houriet allié Gagnebin de La Chaux-d'Abelle et l'oncle du chronométrier loclois Jacques-Frédéric, se fixa à Courtelary, où il fut négociant pendant de nombreuses années, puis à Sonceboz. Il est le père des horlogers Simon-Pierre Houriet du Locle et de Bienne, et de Pierre Houriet au Locle. En 1775, Jean-Pierre Houriet demanda et obtint la bourgeoisie de Bienne pour lui, son épouse et ses deux fils Simon-Pierre et Jean-Emanuel.

Simon-Pierre Houriet naquit en 1750 au Mont-Tramelan. Lorsqu'il fut reçu bourgeois de Bienne, en 1775, il venait d'épouser Charlotte Ducommun, fille de Jonas-Pierre Ducommun, propriétaire sur le Crêt-du-Locle et conseiller de commune. Au cours des années 1782 et 1783 Houriet adressa plusieurs requêtes aux autorités de Bienne pour leur demander l'octroi d'un privilège exclusif en vue de la fondation d'une fabrique d'horlogerie à Bienne. Dans ses requêtes, Houriet expose qu'il installerait à Bienne « un balancier avec ses nombreux assortiments très en vogue à Pforzheim ; il se propose aussi d'installer un grand lapidaire pour polir l'acier et une autre machine pour rendre les pignons fins et parfaitement bien faits jusqu'à la trempe ; il entend enfin adopter des moyens d'arrondir et tailler à la fois les dentures des roues et différentes autres machines. Houriet regrette qu'il ne soit pas possible de former une société par actions, puis il ajoute : « Je pars à présent pour Lausanne, où je suis appelé par un riche négociant en horlogerie de Genève pour conférer au sujet de cet établissement, lequel s'il eût été mis à exécution quelques années plus tôt, aurait sans doute procurer la subsistance à plus de mille familles genevoises. »

Le 25 février 1783, les autorités de Bienne (Maire, Bourgmestre, Petit et Grand Conseil) accordèrent à Houriet, pour six ans, le privilège qu'il avait sollicité. Cet horloger-mécanicien s'établit à Bienne en 1785 seulement. Il y travailla avec sa femme, qui était une bonne horlogère, et les aînés de ses enfants. Houriet occupa de plus des ouvriers et ouvrières. La plupart de ses enfants, garçons et filles, naquirent entre 1785 et 1795 à Bienne. A n'en pas douter, l'entreprise des Houriet connut une certaine extension. Novateur aux idées hardies, il fut contrecarré dans ses desseins par les partisans du statu quo dans le camp patronal et ouvrier. D'autre part, la crise économique et sociale provoquée par la Révolution française paralysa les efforts de l'industriel biennois. En des temps plus propices, ce pionnier de la fabrication mécanique eût probablement réussi ; son entreprise, dont le privilège expirait en 1796, fut un échec.

Désormais, la situation des Houriet est instable ; ils cherchent à se créer une nouvelle position. Vers 1796, Houriet et ses fils aînés sont temporairement à Vesoul. De Bienne, le 20 février 1797 « Simon-Pierre Houriet et fils, horlogers-mécaniciens », demandent au Directoire exécutif de la République française d'approuver leur projet de transporter en France leur fabrique d'horlogerie de Bienne. Ils s'engageraient à former un certain

nombre d'élèves dans les différentes branches de l'horlogerie. Les Houriet sollicitent un privilège pendant 20 ans et de pouvoir installer leur manufacture au château d'Etupe en Haute-Saône, qui a appartenu au prince de Montbéliard. Sa proximité de La Chaux-de-Fonds en Suisse, expose les Houriet, « peut d'abord et sans frais y attirer des ouvriers en divers genres et nous procurer l'avantage de correspondre avec cette mère fabrique pour divers articles de nécessité, en attendant que des ouvriers en tous genres puissent être formés ».

On voit par l'avis du Conseil des Arts et Manufactures que les entrepreneurs de la fabrique d'horlogerie nouvellement créée à Besançon (Mégevand et consorts) s'opposèrent à la création d'une nouvelle manufacture en France. Il y a déjà déséquilibre entre l'ampleur de la production et les facultés des consommateurs. Le Conseil est d'avis que la pétition des Houriet doit être rejetée. Le gouvernement français répondit négativement à leurs sollicitations.

La situation des Houriet empira de plus en plus. Le 10 messidor de l'an 10 (1801), le notaire Charles-Philippe Gagnebin de Renan procéda « à la vente volontaire du mobilier provenant de Simon-Pierre Houriet de Bienne, négociant, qui expose en montes (vente aux enchères) publiques quantité d'effets, de machines différentes et de marchandises ». Ce document mentionne entre autres un outil à tailler les roues de rencontre, un perce-droit, un petit tour à balancier. Parmi les acheteurs se trouve Philippe Japy de Beaucourt, qui acquit divers outils. Houriet et sa famille quittèrent Bienne en 1802 pour s'établir à Payerne où il décéda l'an 1815.

Trois fils de Simon-Pierre Houriet furent horlogers à Bienne : Henri-Louis dit Henri Houriet, Julien Houriet et Olympe-Louis dit Louis Houriet.

Henri Houriet. Le 13 décembre 1795, il épousa à Bienne Marianne Wysard, une Biennoise ; le 29 octobre 1797, les époux Houriet-Wysard firent baptiser à Bienne leur fils premier-né Philippe-Alexandre. Faut-il voir la preuve de leur situation difficile dans le fait que le 22 février 1799, Courvoisier & Perret, négociants à La Chaux-de-Fonds exigèrent par procuration en blanc du Sr Henry Houriet à Bienne le paiement d'un compte ? Entre 1798 et 1801 des passeports lui furent délivrés à destination de La Ferrière, de Berne, Courtelary et Huingue. Il paraît avoir quitté Bienne en même temps que son père, soit en 1802.

Julien Houriet. Entre 1798 et 1801 un passeport lui a été délivré à destination de Soleure et d'Annecy. En 1801, il habitait encore Bienne. Julien Houriet fut le collaborateur de son père ; il a partagé les déboires de ce dernier.

Louis Houriet a été baptisé le 15 janvier 1781 au Locle et admis à la première communion à Bienne à Pâques 1797. Il accompagna son frère Julien à Soleure et Annecy. En 1802, Louis Houriet quitta Bienne pour se fixer avec son père et d'autres membres de sa famille à Payerne.

Jean-Emanuel Houriet, le frère cadet de Simon-Pierre, est né au Mont-Tramelan en 1751. Il a été établi à Bienne avant son aîné. Le 3 janvier 1776, à peine une année après avoir été reçu bourgeois, il y épousa Susanne Marie Roth de Walperswil près Aarberg. En 1786, il est mentionné comme négociant à Corgémont, mais en 1790, il était de nouveau fixé à Bienne. A cette date, il intervint comme créancier lors de la faillite de l'horloger Henri Ballif à Neuveville. Entre 1798 et 1801 des passeports lui ont été délivrés à destination de Renan et de Genève. L'an 1805 (27 vendémiaires an XIV) il est mentionné pour la dernière fois en ces termes comme habitant Bienne : Jean-Emanuel Houriet, horloger âgé de 54 ans, marié, un enfant.

Cet enfant, c'était son fils *Charles Houriet,* horloger de Bienne à Bienne. Un passeport lui a été délivré entre 1798 et 1801. Il semble avoir quitté Bienne à cette date.

* * *

Les Houriet sont un exemple typique de l'ascension horlogère de familles d'agriculteurs-éleveurs du Haut-Jura. Pour la première génération, l'horlogerie fut une branche économique accessoire. La seconde génération s'adonna à l'horlogerie sans délaisser complètement l'agriculture. La troisième génération enfin fut accaparée absolument par l'industrie et le commerce.

Chez les Houriet, le progrès de la technique et mécanique horlogères a été remarquable. Du moins chez le chronométrier Jean-Jacques Houriet, le graveur Alexandre Houriet, son frère, et l'horloger-mécanicien Simon-Pierre Houriet, leur cousin. La science des médecins et naturalistes Abram et Daniel Gagnebin de La Ferrière, leurs proches parents, a certainement inspiré les Houriet.

Marianne Houriet, la sœur aînée d'Alexandre Houriet le graveur et du chronométrier Jacques-Frédéric Houriet (elle naquit le 20 juillet 1736), épousa le fameux graveur-émailleur Jean-Jacques Calame de La Brévine et du Locle au Locle. Leurs sœurs Hélène, née en 1745, et Sophie - elle naquit en 1754 - épousèrent, la première Abram Faure, la seconde Pierre-Henri Faure, descendants d'un réfugié huguenot qui se fixa au Locle. Les Faure jouèrent dans l'industrie et le négoce loclois un rôle de premier plan. Une troisième sœur, Lydie Houriet, épousa un Courvoisier.

Marie-Anne Calame, la bienfaitrice bien connue des Neuchâtelois, fondatrice de l'Asile des Billodes au Locle, fut la fille de Jean-Jacques Calame et de Marianne Calame née Houriet. Après 1770, Jacques-Frédéric Houriet et son beau-frère Calame firent construire au Crêt-Vaillant les belles demeures attenantes qui sont encore de nos jours un des ornements du Locle. ██████████

Article de **Marius Fallet** paru dans
« JOURNAL SUISSE d'HORLOGERIE » N° 3 / 4 - 1943


 Merci

Cotisation 2020

Membres domiciliés en Suisse : 40 CHF
 Membres domiciliés à l'étranger : 45 CHF ou 40 Euros ou 45 \$

Payable sur :

- Compte postal no. 25-14919-3 avec le bulletin de versement ci-joint
- ou
- Banque Valiant SA, CH 2800 Delémont CCP no. 30-38112-0,
 SWIFT/BIC VABECH22XXX Compte CGAEB - IBAN CH93 0630 0016 3224 8400 7
- ou
- Paypal sur le site du cercle : www.cgaeb-jura.ch/les-membres-et-le-bureau/devenir-membre/

Nous vous prions de vous acquitter de votre cotisation 2020 jusqu'au 15 février 2020

Nous vous remercions très sincèrement de votre prochain règlement.

Marie-Thérèse Kohler, trésorière

légendes



Les rochers des Forges d'Undervelier

Les premiers hommes qui occupèrent le vallon de Soulce - Undervelier étaient des Néandertaliens vers les années 80'000 ans avant Jésus-Christ.

Ils poursuivaient un troupeau de cerfs depuis des lunes qui, en passant par la Vallée de Delémont et le col de Chenal, les avaient amenés dans notre région. Arrivé à Undervelier (Undarum Villa), le troupeau avait bifurqué plein sud en remontant un cours d'eau qu'on appellera la Sorne.

Piège infernal pour le troupeau. La gorge du Pichoux n'a pas d'issue. Ce fut le carnage et les hommes de la pierre taillée se réjouirent de se faire un si bon garde-manger.

Tout naturellement, devant cette abondance de gibier, ils résolurent de planter leur camp dans les alentours de la Charrératte actuelle. Ils construisirent des tentes en peaux comme le font encore les habitants du désert de Gobi et la tribu s'organisa, chassant, pêchant et taillant leur silex.

Ils ne savaient pas qu'un terrible ennemi les surveillait : une famille d'ours des cavernes qui vivait dans une grotte (actuellement Ste Colombe) en aval de leur campement.

La confrontation eut lieu. L'homme sortit vainqueur et se crut libéré de toute adversité. Mais un autre danger les guettait.

Une année, les vannes du ciel s'ouvrirent et ne se refermèrent jamais. Les rochers des Forges barraient l'évacuation des eaux qui n'arrêtaient pas de monter. On allait tout perdre ce qu'on avait construit.

Le Conseil des Anciens se réunit et décida de faire appel à Hercule, le héros grec immortel, qui vint et qui de sa hache trança les rochers.

Les eaux s'écoulèrent et la tribu put continuer de vivre en toute quiétude.

Encore aujourd'hui on peut admirer cette fracture imposante en amont des Forges et si l'on observe bien la pierre, on peut encore y déceler les traces de la hache herculéenne.

Trouvé sur internet

Les Ursulines à Porrentruy Formation et dévotion dès 1619

Fondée par la vénérable Anne de Xainctonge, la congrégation des Sœurs Ursulines a œuvré dès 1619 et pendant près de quatre siècles à l'éducation des jeunes filles à Porrentruy. A l'occasion de ce 400^e anniversaire, les œuvres d'art, objets et documents transmis par les Ursulines au Musée de l'Hôtel-Dieu MHDP et se trouvant désormais dans la collection de celui-ci ont été présentés lors d'une exposition, de même que l'historique de cette communauté au travers des archives de l'Institut de Sainte-Ursule basé aujourd'hui à Fribourg (ISUF). Les photos qui suivent donnent une impression de quelques pièces d'exposition.



1



2



3



4



5

1 : Pensionnat des Dames de la Compagnie de Ste-Ursule à Porrentruy, prospectus du pensionnat, Porrentruy, Michel Victor imprimeur, 1865, Coll. MHDP.

2 : Sainte Ursule, XIX^e siècle, peinture à l'huile sur toile, 192 x 123 cm, Coll. MHDP (don des Sœurs Ursulines, 2013). Patronne de l'ordre, elle est reconnaissable par ses attributs : la couronne, la flèche ainsi que le drapeau avec la croix de Saint Georges, bannière des croisés français.

3 : Porrentruy, vue sur la Chapelle des Ursulines depuis le clocher de St-Pierre, 25.11.1938, Coll. MHDP, fonds Albert Perronne.

4 : Cortège de la Fête-Dieu : les élèves de l'école Ste-Ursule défilent avec la bannière au lieu-dit « entre les Portes » (actuelle rue du 23-Juin), encadrées par les Sœurs Ursulines, 1964, ISUF.

5 : Porrentruy, vue aérienne : Eglise St-Pierre et Ursulines, 26.07.1955, Coll. MHDP, fonds Albert Perronne.

L'inventaire du fonds Xavier Kohler est en ligne

Les précieux papiers de Xavier Kohler (1823-1891) sont entrés aux AAEB en 1977, légués par son petit-fils, Xavier. L'archiviste d'alors, François Noirjean, les a classés et inventoriés. Leur répertoire est désormais publié sur la plateforme Internet des inventaires en ligne des AAEB (rubrique « Collections »), à l'adresse archives-aaeb.jura.ch. Il comporte plus de 1500 fiches décrivant des dossiers et des documents, parmi lesquels une importante correspondance.

Xavier Kohler, un Bruntrutain aux multiples facettes

Professeur et bibliothécaire au collège de Porrentruy, puis conservateur des Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Xavier Kohler exerçait aussi le journalisme (rédacteur en chef du journal *Le Jura*). Ses centres d'intérêt étaient très divers : poésie, littérature, histoire... Il fut président central de la Société jurassienne d'Emulation, dont il était membre fondateur. En parallèle à ses diverses activités, Kohler mena une carrière politique et fut député libéral au Grand Conseil bernois.

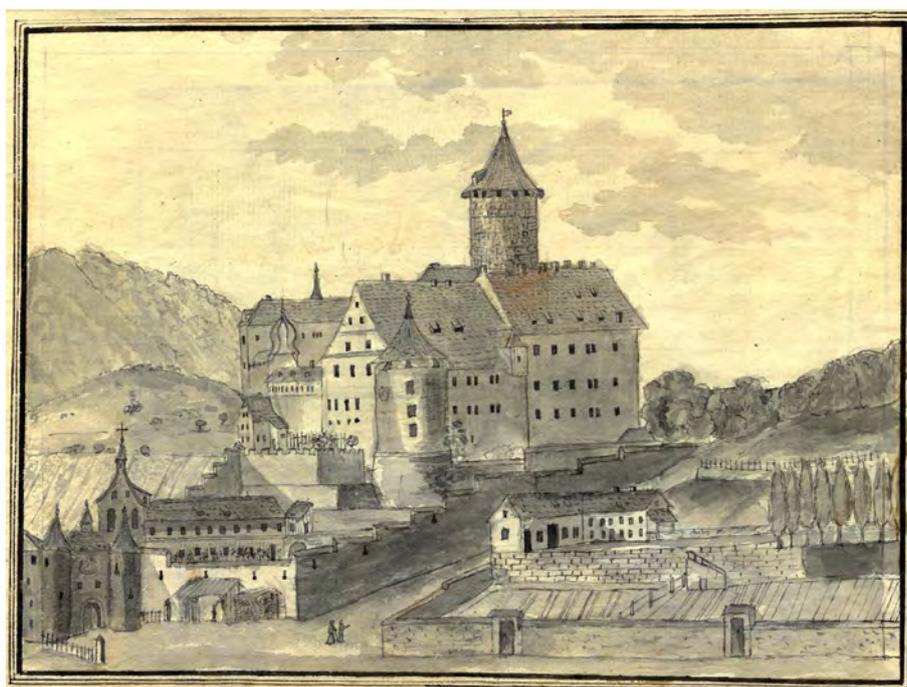
Des papiers à l'image de l'homme

Le fonds d'archives reflète la variété des (pré)occupations de Xavier Kohler, en contact épistolaire avec nombre de savants et intellectuels, qu'ils soient de sa région (p. ex. Jules Thurmann) ou d'un cercle plus large (Henri-Frédéric Amiel, les géologues Edouard Desor, Amanz Gressly et Jules Marcou, Alphonse de Lamartine...). À travers la correspondance de Kohler avec les politiques (Xavier Stockmar, Joseph Trouillat, les préfets de Porrentruy, etc.), apparaissent aussi les grandes questions qui occupent – et agitent ! – le Jura du 19^e siècle : luttes entre conservateurs et libéraux puis radicaux, Kulturkampf, chemins de fer, etc., qui donnent lieu à des caricatures au ton très polémique (à ce sujet, voir *Le Jura en Berne* paru en 2015). Par ailleurs, X. Kohler a rédigé de nombreuses notices biographiques, dont les manuscrits sont conservés dans ce fonds, p. ex. celle d'Antoine Lémane, prêtre jureur, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Mont-Terrible et créateur du jardin botanique.

D'un point de vue plus strictement généalogique, le dossier « Généalogie des familles de Porrentruy » contient les résultats des recherches de X. Kohler, sous forme de tableaux concernant près de 130 familles bruntrutaines (FK 88-2). Le dossier suivant renferme les notices biographiques de plusieurs dizaines d'officiers enrôlés dans le régiment d'Eptingue au service de France au 18^e siècle. Quant au recensement de la population de Porrentruy en 1814 (FK 122 GF), il cite les nom et prénom des 2'355 habitants, y compris pour les femmes et les enfants (ce qui ne va pas forcément de soi). Ils occupent 350 maisons, numérotées.

Enfin, et pour la bonne bouche, mentionnons encore le carnet de Jeanne Kohler-Feig et Adrienne Kohler (1911), qui donne des recettes culinaires (p. ex. le pâté des princes-évêques) et de tricot (passe-montagne de guerre, culottes, brassière...)

Signalons encore qu'en amateur d'histoire, X. Kohler a également recueilli des documents d'Ancien Régime et de la période française, et même quelques chartes médiévales (voir notre Lettre d'information de septembre sur www.aaeb.ch).



Une vue inédite du château de Porrentruy, depuis la route de Belfort. Dans le coin inférieur gauche, on reconnaît la Porte de France et le couvent des capucins (église détruite en 1804). À droite du Cras Mouche, la maison Rengguer (en L), qui deviendra la propriété de Xavier Elsässer, conseiller national. Dans un cahier de dessins de Joseph Antoine Kohler (FK 15-1).

Pour s'abonner à la Lettre d'information des AAEB (env. 2 ou 3 par an), s'adresser à info.archives@aaeb.ch.

Archives de l'ancien Evêché de Bâle
Annonciades 10
CH-2900 Porrentruy 2
T +41 (0)32 466 32 43
info.archives@aaeb.ch
www.aaeb.ch

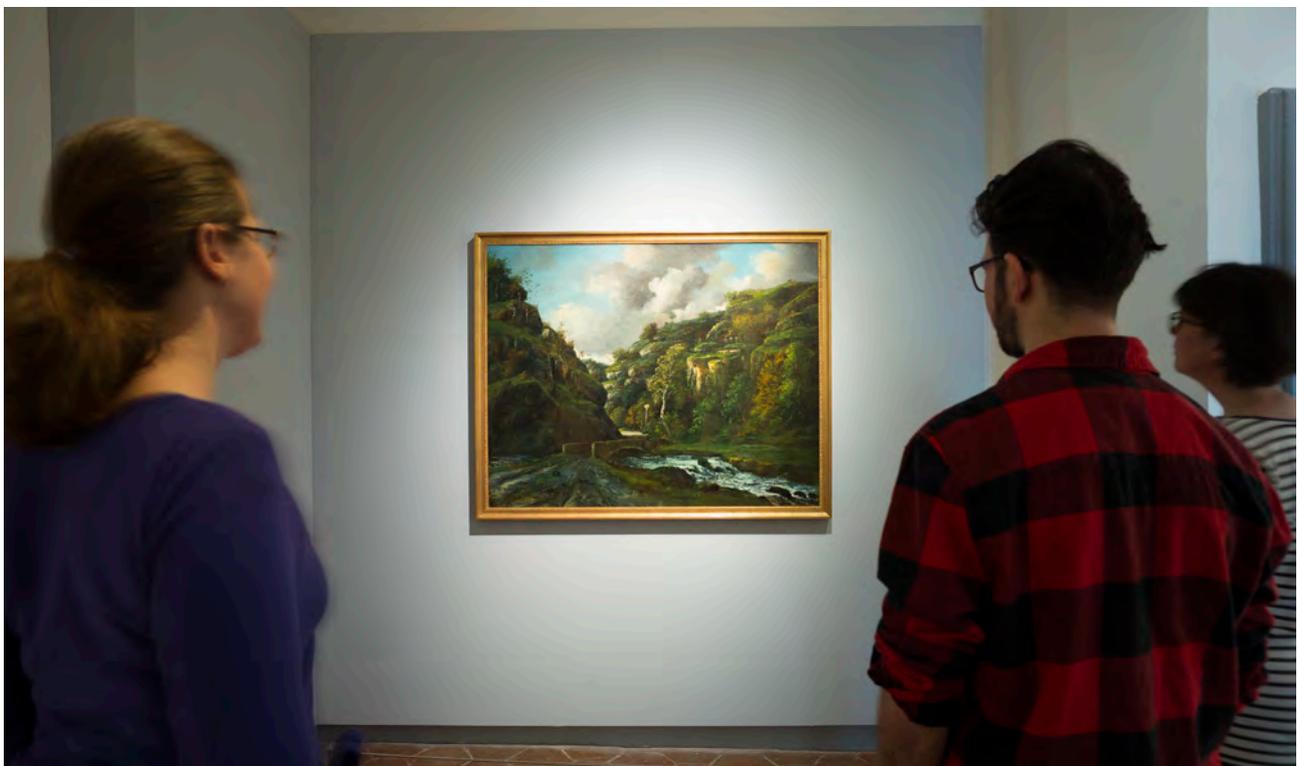
L'un des artistes majeurs du 19^e siècle au musée

Exposition à voir jusqu'au 1^{er} mars 2020

GUSTAVE COURBET Le peintre et le territoire

L'attachement profond porté par le peintre Gustave Courbet (1819-1877) à la nature, au pays de son enfance, ainsi qu'à la liberté individuelle a fondé sa réputation et son génie. De son œuvre se dégage ainsi une géographie artistique, qui reflète les aspirations idéelles, touristiques et économiques de son siècle.

Conçue autour du *Paysage du Jura* légué en 2017 à la République et Canton du Jura, l'exposition du Musée jurassien d'art et d'histoire invite à redécouvrir la nature et comprendre le sens du lien qui unit Gustave Courbet à son territoire d'origine. De manière plus générale, elle aborde aussi son approche du paysage, exprimée notamment lors de son exil en Suisse, à la fin de sa vie.



UNE PUBLICATION

Un livre richement illustré paraît à l'occasion de l'exposition consacrée au maître d'Ornans :

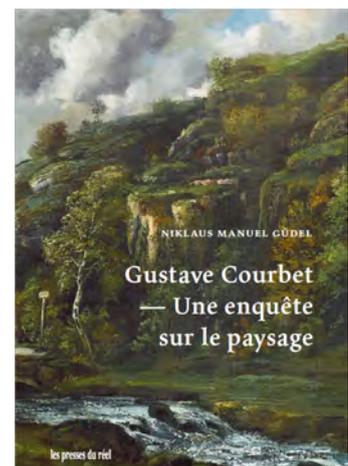
GUSTAVE COURBET Une enquête sur le paysage

par Niklaus Manuel Güdel

publié aux éditions Les presses du réel

336 pages, 132 illustrations et 2 cartes géographiques.

En 2017, la République et Canton du Jura (Suisse) acceptait un tableau inédit du célèbre peintre français Gustave Courbet (1819-1877). Déposé au Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont, ce *Paysage du Jura* a suscité un engouement inattendu dans la région jurassienne, soulevant des questions géographiques et historiques. Courbet est-il passé par le Jura suisse ? Où a-t-il posé son chevalet ? La toile est-elle authentique ? Ce livre restitue le journal de l'enquête autour de ce tableau inespéré et propose une nouvelle introduction aux paysages de Gustave Courbet en général. Il envisage surtout de comprendre la modernité du peintre à travers son rapport intime au territoire de son enfance, de s'interroger sur les notions d'authenticité, d'évoquer d'autres investigations parallèles et d'inciter à de nouvelles lectures de son œuvre.





Taureau blanc et génisse blonde, vers 1850-1855
Huile sur toile, 91,5 x 116,5 cm
Ornans, Musée Gustave Courbet

LES RENDEZ-VOUS

Des visites accompagnées

Les visites guidées sont dispensées par Niklaus Manuel Güdel, commissaire de l'exposition. Elles sont limitées à 20 personnes en journée et à 10 personnes en soirée.

Les inscriptions sont à faire par téléphone au 032 422 80 77.

Au cœur des paysages de Courbet

Samedi 9 novembre 2019 – 15h
Samedi 25 janvier 2020 – 15h
Dimanche 9 février 2020 – 15h

Les dessous des œuvres à la lampe UV

Mercredi 6 novembre 2019 – 20h
Mercredi 27 novembre 2019 – 20h
Mercredi 12 février 2020 – 20h

Conférences et projection

Mercredi 20 novembre 2019 – 20h

Anthropomorphisme et authenticité : analyse d'un tableau problématique

Conférence de Niklaus Manuel Güdel, président de la Société Courbet et commissaire de l'exposition

En 1977, une spécialiste de Courbet présentait pour la première fois au public un tableau inconnu de Gustave Courbet. Cette œuvre, réalisée par le peintre durant ses années d'exil en Suisse, est à l'origine d'une interprétation qui a marqué les esprits autour de figures cachées dans les paysages de Courbet. En même temps, l'authenticité de l'œuvre était contestée. En réalité, le tableau est très bien documenté – et donc tout à fait authentique – et représente un lieu où l'anthropomorphisme se manifeste de manière naturelle – il est donc à tous points de vue *réaliste*. À partir de ce tableau qui garde une aura de mystère, la conférence propose de tisser toute une série de liens qui permettent de le resituer dans son contexte, des expositions itinérantes de la Société suisse des beaux-arts aux tombolas de bienfaisance pour laquelle le tableau servit de lot... Elle permettra d'explorer les limites de l'histoire de l'art et de montrer à quel point les surinterprétations peuvent susciter des malentendus, même parmi les spécialistes les plus pointus d'un artiste.



Samedi 23 novembre 2019 – 18h

Mais qui êtes-vous Monsieur Courbet ?

Projection du film au Cinéma La Grange à Delémont et rencontre avec la réalisatrice Isabelle Brunnarius

Rêveur et terrien, égocentrique et utopiste, engagé et bohème... Gustave Courbet est tout cela à la fois. Un artiste peintre français du XIX^e siècle pétri de contradictions. Mieux cerner l'être humain pour mieux comprendre la peinture de cet artiste précurseur de l'art moderne,

c'est tout l'enjeu de ce documentaire tourné à Paris, à Ornans, sa terre natale et en Suisse, pays d'exil de Courbet. À partir de documents d'archives, psychanalystes et médecins donnent un éclairage nouveau sur le peintre. Un hydrogéologue spécialiste de la vallée de la Loue et de Courbet nous offre également son expertise.

Mardi 28 janvier 2020 – 20h

La période d'exil de Courbet en Suisse (1873-1877)

Conférence de Pierre Chessex,
historien de l'art et iconographe

Longtemps négligée, la période suisse de la vie de Courbet est aujourd'hui mieux connue grâce à la publication de sa correspondance et de documents d'archive. Le peintre est très actif sur la Riviera lémanique, il voyage beaucoup en Suisse (Genève, La Chaux-de-Fonds, Fribourg) et présente ses œuvres dans les expositions itinérantes de la société suisse des beaux-arts, parfois aux côtés du jeune Ferdinand Hodler. Néanmoins l'étude de ses œuvres d'exil reste lacunaire et nécessite un sérieux réexamen.



Le Château de Chillon, 1874
Huile sur toile, 65 x 81 cm
Belfort, Collections des Musées de Belfort

Mercredi 5 février – 20h

Courbet par lui-même

Conférence d'Anne-Sophie Poirot, collaboratrice scientifique de la Société Courbet

L'œuvre de Gustave Courbet est jalonné de peintures, et de dessins, dans lesquels il met en scène sa propre image. Cette conférence proposera un parcours visuel autour des principaux autoportraits de l'artiste permettant ainsi une mise en regard de l'œuvre avec l'homme.



Tous les détails sous : www.mjah.ch

Musée jurassien d'art et d'histoire
52, rue du 23-Juin
2800 Delémont
032 422 80 77
contact@mjah.ch

Ma-Ve 14h-17h
Sa-Di 11h-18h

Eugène Feyen, *Courbet peignant dans le parc du séminaire d'Ornans*, 1864.
Épreuve au gélatino-bromure d'argent, 11 x 11 cm.
Paris, Bibliothèque nationale de France.

Le mariage en périodes interdites

Pour l'Eglise, le droit au mariage correspond à un ensemble de critères stipulés par le droit canonique. Les actes de mariage mentionnent en général les principaux qui doivent être respectés :

- trois annonces publiques durant les messes solennelles ;
- n'avoir détecté aucun empêchement au mariage, ni selon le droit civil ni selon le droit canonique ;
- le consentement mutuel des époux ;
- ainsi que la mention, et en général leur signature au bas de l'acte, d'au moins deux témoins.

Les deux dernières dispositions sont contraignantes et incontournables et ne font pas l'objet de commentaires dans les actes. Ce sont des questions fermées, auxquelles on ne peut répondre que par oui ou non.

Il en va autrement pour les deux premières, qui doivent parfois tenir compte de la réalité, surtout lorsque le mariage se fait dans l'urgence – c'est-à-dire quand l'épouse est déjà enceinte. Il s'agit alors de régulariser rapidement la situation plutôt que de la bloquer, et de rattacher le plus vite possible l'enfant à venir à la communauté chrétienne. On se place ainsi dans le champ des questions ouvertes et des réponses nuancées qui nécessitent une dispense : « La dispense est un sage relâchement du droit commun » dit le *Dictionnaire de droit canonique*¹. L'inscription des dispenses d'annonces des bans de mariage ou nécessaires à vérifier la conformité de l'acte selon le droit civil et le droit canon peut prendre, comme c'est le cas dans notre exemple, un bon tiers de l'acte de mariage.

Lorsque Jean Pierre Bregnard, en 1852, épouse Anne Marie Gschwind à Bonfol, le 28 décembre, l'acte mentionne : 1°) les trois annonces faites de manière très rapprochée : les 19, 25 et 26 décembre. C'est court, et la messe de Noël a permis de faire les trois annonces requises en tout juste une semaine et sur deux dimanches. La situation est conforme à ce qu'exige le droit canonique et aucune dispense n'est nécessaire.

2°) En ce qui concerne le droit civil, comme le curé est aussi le préposé de l'Etat de Berne pour l'enregistrement des actes d'état civil – et donc un officier public –, il doit vérifier auprès des autorités civiles qu'Anne Marie Gschwind n'était pas mariée lorsqu'elle était encore à Pfetterhouse, commune qu'elle a quittée depuis un certain temps déjà. Il semble que cela n'ait pas été le cas.

Cette conformité civile une fois vérifiée, le curé de Bonfol en revient au droit canon.

3°) Une dispense d'annonce du mariage dans la paroisse de Pfetterhouse est nécessaire. Le curé de cette paroisse estime qu'Anne Marie Gschwind est établie depuis assez longtemps à Bonfol pour qu'elle soit assimilée à cette paroisse et non plus à celle de Pfetterhouse. On s'évite ainsi de devoir faire aussi trois annonces à Pfetterhouse et de rallonger les délais.

4°) Une seconde dispense a été nécessaire pour « mariage durant les temps interdits ». Cette dispense, que l'on ne rencontre que rarement dans les actes, se réfère au chapitre dix du droit canonique sur le mariage, tel qu'il a été défini par le Concile de Trente, en 1563² :

Chapitre X : *Défense de célébrer les solennités des noces pendant l'Avent et le Carême.*

Le saint Concile ordonne que toutes les personnes observeront avec soin les anciennes défenses des noces solennelles, depuis l'Avent jusqu'au jour de l'Epiphanie, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'à l'octave de Pâques inclusivement. En tout autre temps, il permet lesdites solennités des noces : les évêques auront soin seulement qu'elles se passent avec la modestie et l'honnêteté requise, car le mariage est une chose sainte, qui doit être traitée saintement³.

Il semble que le mariage soit le seul sacrement interdit pendant la période de l'Avent⁴ et du Carême. C'est que l'Eglise se méfie, non pas du mariage, mais bien des noces qui lui succèdent, et ce depuis le Ve siècle déjà :

« Que les prêtres, dit le concile de Vannes de l'an 465, les diacres, les sous-diacres, et tous ceux à qui le mariage est interdit, évitent même de se trouver aux noces des autres ; qu'ils ne se trouvent point dans ces assemblées où l'on récite des chansons d'amour, ou toute autre chose déshonnête, où l'on tient, dans la danse et dans les chansons, des postures indécentes, de peur de souiller leurs yeux et leurs oreilles consacrés aux fonctions de leur auguste ministère, en les prêtant à regarder des spectacles indécents, et à écouter des paroles trop libres. » (Canon 11)⁵.

En ces périodes de célébration, durant lesquelles « la modestie et l'honnêteté [sont] requise[s] », toute fête susceptible de conduire à des comportements indécents doit être écartée.

Célestin Léopold Bregnard, le fils de Jean Pierre et Anne Marie, est né et a été baptisé le 6 juillet 1853 à Bonfol⁶. Anne Marie est donc enceinte depuis deux mois au moment du mariage, ce qui justifie les annonces répétées dans un temps très proche – moins de dix jours séparent la première annonce et le mariage – ainsi que les deux dispenses canoniques.

¹ Pierre Condis, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1888, t. 1, p. 649

² Pierre Condis, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1889, t. 2, p. 577 et p. 706.

³ Pierre Condis, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1889, t. 2, p. 585.

⁴ Pierre Condis, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1888, t. 1, p. 180.

⁵ Pierre Condis, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1889, t. 2, p. 706.

⁶ ArCJ, 910 Bonfol 9, p. 128.

1852.

257

11.
Jean Pierre
Basile
Bregnard
et
Anne Marie
Gschwind
maries le 28
decembre
1852.

Anno Domini millesimo octingentesimo
quinguesimo secundo, die vigesima octava
mensis Novembris, tribus canonicorum prolamationi-
bus in nostra Ecclesia rita missarum solemnibus
factis, diebus 19^a, 25^a et 26^a Decembris
sive Dominica quarta adventus, in Natali Domini
et Dominica sequenti, duobus publicis publicationibus
civilibus in loco Pfetterhausz factis, dispensatis
pro ista parochia denuntiationibus ecclesiasticis
ratione longioris absentia, obtenta insuper
dispensatione de tempore vetito, nullo impedimento
neque canonico neque civili detecto, habito quoque
prius eorum mutuo consensu, matrimonii vinculo
conjuncti sunt: Joannes Petrus Basilius
Bregnard, die 19^{na} mensis Junii anni 1826
natus, filius legitimus defuncti Joannis Petri
Bregnard et superstitis Marie Anne Chopuis
ex hac parochia pro una parte, et Anna
Maria Gschwind, die 14^o mensis Octobris
anni 1829 nata filia legitima Josephi
Gschwind et Marie Anne Herbuti ex
Parochia Pfetterhausz, quibus juxta ritum
ab Ecclesia prescriptum benedixit eorum
testibus, Joanne Petro Walzer, Theobaldo Bregnard,
Ursulino Bregnard ex Doufol, et Henrico Moutet
coetus qui omnes sicut sponsus et sponsa mecum
infrascripterant.

Jean Pierre
Bregnard

Marie Anne Gschwind

J. Walzer

Theobald Bregnard

Ursulin Bregnard

Bregnard Ursuline

Henric Moutet

Acte de mariage de **Jean Pierre Bregnard et Anne Marie Gschwind, célébré le 28 décembre 1852, à Bonfol, (JU) :**

Transcription

11.

Jean Pierre Basile Bregnard et Anne Marie Gschwind, mariés le 28 décembre 1852.

Anno Domini millesimo octingentesimo quinquagesimo secundo, die vigesimam octavam mensis decembris, tribus bannorum proclamationibus in nostram ecclesiam intra missarum solemniam factis, diebus 19^a, 25^a et 26^a decembris sive dominica quarta adventus, in natali Domini et dominica sequenti; accedentibus publicationibus civilibus in loco Pfetterhausez factis, dispensatis pro ista parochia denuntiationibus ecclesiasticis ratione longioris absentia, obtenta insuper dispensatione de tempore vetito; nullo impedimento neque canonico neque civili detecto, habito quoque prius eorum mutuo consensu, matrimonii vinculo conjuncti sunt: Joannes Petrus Basilicis Bregnard, die 19^{na} mensis junii anni 1826 natus, filius legitimus defuncti Joannis Petri Bregnard et superstitis Mariae Annae Chapuis ex hac parochiam pro unam parte,

et Anna Maria Gschwind, die 14^a mensis octobris anni 1829 nata, filia legitima Josephi Gschwind et Mariae Annae Herbuté ex parochia Pfetterhausez, quibus juxta ritum ob Ecclesiam praescriptum bendixi coram testibus Joanne Petro Walzer; Theobaldo Bregnard; Ursisuno Bregnard; ex Bonfol; et Himeris Moutet, aedituo, qui omnes sicut sponsus et sponsa mecum infrascripterunt.

Jean Pierre Bregnard

Anna Maria Gschwind

J. P. Walzer

Theobald

Ir. Moutet

Bregnard Ursanne

Coeudevez, curé

Adaptation en français

11.

Jean Pierre Basile Bregnard et Anne Marie Gschwind, mariés le 28 décembre 1852.

L'an du Seigneur 1852, le 28 du mois de décembre, après avoir annoncé les bans à trois reprises dans notre église lors de la messe solennelle, les 19, 25 et 26 décembre, à savoir le quatrième dimanche de l'Avent, le jour de la naissance du Seigneur et le dimanche suivant; après avoir fait les publications civiles attendues au lieu de Pfetterhouse et avoir obtenu une dispense de cette paroisse en raison d'une longue absence et avoir aussi obtenu une dispense en raison des temps interdits, après n'avoir détecté aucun empêchement ni selon le droit canonique ni selon le droit civil, et après, selon la coutume, leur avoir demandé tout d'abord leur consentement mutuel, ont été unis par les liens du mariage: Jean Pierre Basile Bregnard, né le 19 juin 1826, fils légitime de feu Jean Pierre Bregnard et de Marie Anne Chapuis, qui lui a survécu, de cette paroisse d'une part,

et Anne Marie Gschwind, née le 14 octobre 1829, fille légitime de Joseph Gschwind et de Marie Anne Herbuté, de la paroisse de Pfetterhouse, bénédiction qui, selon les rites prescrits par le rituel de notre Eglise, s'est faite avec l'assentiment des témoins: Jean Pierre Walzer; Théobald Bregnard; Ursanne Bregnard; de Bonfol; et Imier Moutet, sacristain, qui tous, avec l'époux et l'épouse, ont signé ci-dessous avec moi.

Jean Pierre Bregnard

Anna Maria Gschwind

J. P. Walzer

Theobald [Bregnard]

Imier Moutet

Bregnard Ursanne

Coeudevez, curé

Référence : ArCJ, 910 Bonfol 6, p. 257

Archives cantonales jurassiennes - Hôtel des Halles - 9, rue Pierre-Péquignat - 2900 Porrentruy 2

Horaires de la salle de lecture

Lundi	13h30 - 17h30
Mardi	09h00 - 17h30
Mercredi	13h30 - 17h30
Jeudi	09h00 - 17h30
Vendredi	09h00 - 17h00





Avertissement : cette rubrique cherche à promouvoir l'entraide entre les membres du Cercle d'une part et les chercheurs qui s'intéressent à des familles jurassiennes d'autre part. Les questions et les réponses peuvent être adressées par le formulaire de contact du site internet ; elles paraîtront dans le bulletin suivant. Il s'agit de faire profiter le plus grand nombre de chercheurs des informations qu'elles contiennent.

**Question No 1028****COURVOISIER****Evelyne Wilden**

Je recherche les archives notariales de la Brévine avant 1765, pour des infos sur mes 5a grands-parents et leur famille. Les noms sont Frédéric (Fredrich) François Courvoisier et Marie Elisabeth Humbert. J'ai l'acte de mariage de 1765 à la Brévine. J'ai trouvé sur Hérédis la naissance de Marie Elisabeth Humbert le 10 janvier 1742 mais il n'y a pas d'info sur les sources. Je suis aux USA alors toute direction en ligne ou référence de contact seraient appréciées. Mercis d'avance.

Question No 1029**ANDRÉ****Noël André**

Je recherche parmi les membres du cercle des personnes qui auraient "un lien" avec les patronymes ANDRÉ, CHALET, CHOULLAT à Pleujouse et environ vers 1750 ?

Question No 1030**BOILLAT****Geneviève Taillandier**

Melchior Boillat, fils de Jean Pierre Boillat de la Chaux des Breuleux, marié à mademoiselle Debris est un de mes ancêtres qui est parti en Algérie. Je serais heureuse de connaître la date de son mariage, de sa mort ainsi que des renseignements sur ses parents. Pouvez-vous me donner quelques renseignements ? En vous remerciant vivement.

Question No 1031**GAINON / BELAT****Yveline Schmitt**

Je commence une recherche généalogique de ma famille maternelle : Ma première source est l'acte de mariage de mes grands-parents à Audincourt 25400 France : Il est écrit : Epoux : Gainon Jules Albert René né le 16.12.1894 à Rocourt / Père : Gainon Jules décédé / Mère : Delavelle Marie Stéphanie Victorine. Epouse : Belat Marie Louise Mathilde née le 10/03/1894 / Père : Belat Pierre, horloger, demeurant à Sochaux France / Mère : Adatte Mathilde, demeurant à Sochaux France. Dans le registre des bourgeois de Charmoille, j'ai trouvé un : Belat Pierre Etienne, fils de Pierre et Anne Marie Philomène née Beuret né le 30/12/1864 à Charmoille, marié le 7.05.1892 à Charmoille et décédé le 25.04.1926 à Sochaux. Epouse : Adatte Marie Mathilde, fille de B, née le 13.06.1866 de Asuel. Cela semble correspondre mais quand je regarde la colonne des enfants, ma grand-mère Marie Louise Mathilde Belat n'apparaît pas. Seuls 2 prénoms sont reportés : Marie Ida Mathilde, née en 1904 et décédée en 1990 et Marie Juliette née en 1909. Comment puis-je faire le lien entre ma grand-mère et ses parents ? Pouvez-vous m'aider ?

Question No 1032**Tièche****Marie-Thérèse Schaffter**

Je cherche une Anne ? Tieche née en Suisse vers 1838 dont la mère était Julia Mechler, je sais c'est chercher une aiguille dans ...mais on ne sait jamais. Cette personne a émigré aux Etats-Unis où elle épouse le 25 février 1873 dans l'Ohio un Benedict MARTY qui serait né à Moutier JU le 22 juin 1821. Je n'ai pas encore cherché dans les BMS de Moutier pourtant en ligne, mais si quelqu'un a des indices, cela aiderait.

**Réponse No 1011****Logiciel généalogie****Joël Etique**

Question de Jean-Claude Simonin parue dans le bulletin numéro 99

Le site <https://www.toucharger.com/windows/maison-et-loisirs/genealogie/> répertorie tous les logiciels gratuit ou payant pour tous les systèmes d'exploitation.

Réponse No 1027**Communauté des Montagnes****Rodolphe Mordasini**

Question d'Evelyne Wilden parue dans le bulletin numéro 102

La réponse se trouve en page 55 de Tramelan village de l'Erguel tome II, édition du 800^{ème} anniversaire



Réunion du Cercle généalogique de l'ancien Evêché de Bâle
Samedi 16 novembre 2019 à 14h00
Hôtel du Bœuf à Delémont

De 12h00 à 13h45 ouverture de la bibliothèque à la Porte au Loup

Ordre du jour

1. Communications
2. Divers

Exposé : **par Marie-Angèle Lovis**

Emigration jurassienne aux Etats-Unis durant le XIXe siècle

dates à venir et à retenir

Samedi 29 février 2020 à Moutier, Hôtel de la Gare, à 14 h.

Assemblée générale

Mercredi 13 mai 2020 à Delémont, Hôtel du Boeuf, à 19 h

Présentation d'un essai : « Retour en Prévôté », généalogie, écrits du for privé et souvenirs personnels

Par André Bandelier

Samedi 27 juin 2020 sortie

à définir

Mercredi 23 septembre 2020 à Moutier, Hôtel de la Gare, à 19 h.

Conférence à définir

Samedi 28 novembre 2020 à Delémont, Hôtel du Boeuf, à 14 h.

Conférence à définir

Des articles pour le bulletin. Ce pourrait être :

- vos recherches
- des anecdotes
- des personnages
- des photos
- des documents
- etc. etc. etc.

A envoyer à joel.etique@cgaeb-jura.ch
D'avance merci de votre collaboration

Le cercle recherche